

JTB3
815

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 12964

LES IDÉES DU COMTE DE MAISTRE

SUR

L'ÉDUCATION DES FEMMES

DISCOURS

PRONONCÉ

dans la Société des conférences de la Palombelle, au Collège Romain

PAR

TH. DE LA RIVE

le 24 Avril 1897.



ROMA

TIPOGRAFIA NAZIONALE DI G. BERTERO
VIA UMBRIA

1897

LES IDÉES DU COMTE DE MAISTRE

SUR

L'ÉDUCATION DES FEMMES

DISCOURS

PRONONCÉ

dans la Société des conférences de la Palombelle, au Collège Romain

PAR

TH. DE LA RIVE

le 24 Avril 1897.



ROMA

TIPOGRAFIA NAZIONALE DI G. BERTERO
VIA UMBRIA

1897



LES IDÉES DU COMTE DE MAISTRE

SUR

L'ÉDUCATION DES FEMMES.

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est une présomption bien singulière de ma part que d'avoir sollicité l'honneur de prendre rang parmi les orateurs de tant de talent qui se succèdent habituellement dans cette chaire. Placé, par ma naissance, hors de l'Italie à laquelle me rattachent d'ailleurs, et très étroitement, de précieux souvenirs de famille et le long séjour que j'y ai fait, je sens qu'il me manque surtout la science nécessaire pour traiter avec compétence des questions si graves qui forment le plus souvent la matière de ces conférences. Questions profondes, questions passionnantes, mais qui ont, par là même, ce malheur de diviser parfois les esprits des hommes et sur lesquelles il n'est pas facile que tous soient toujours totalement d'accord. Il m'a donc paru qu'il convenait de traiter aujourd'hui d'un sujet plus modeste, d'un sujet neutre comme le petit pays suisse d'où je viens. J'ai cherché toutefois sur nos frontières, au pied de ces Alpes verdoyantes qui



rapprochent, bien plus qu'elles ne les séparent, la Suisse de l'Italie, j'ai cherché un homme qui fût lui-même comme un trait d'union entre nos deux pays. Joseph de Maistre est né en Savoie; il a vécu quelque temps à Genève et à Lausanne; il est mort à Turin, après avoir toute sa vie, et plus particulièrement pendant sa longue mission de Pétersbourg, servi l'auguste famille souveraine sous laquelle il était né, et cela à une époque troublée et dans des conditions difficiles. Ainsi, le sujet même que j'ai choisi me servira, en quelque manière, d'introduction auprès de mon auditoire, en même temps qu'il justifiera, je l'espère, la langue dans laquelle je m'exprime. On me pardonnera bien, je suppose, de parler en français d'un auteur qui, sans appartenir à la France, est une des gloires des lettres françaises de notre siècle. Et l'on me permettra de me présenter, pour ainsi dire, sous l'égide d'un des plus dévoués, des plus fidèles et des plus illustres serviteurs de la Maison de Savoie.

*
* *

Pour beaucoup de gens, pour tous ceux qui ne l'ont pas lu, et même pour quelques-uns de ceux qui le lisent, le comte Joseph de Maistre est le type des esprits intransigeants, exclusifs et absolus. Il est l'ennemi de toutes les libertés, le fougueux apôtre de la théocratie et du pouvoir despotique, le partisan fanatique de l'Ancien Régime, le panégyriste de la guerre, de l'Inquisition et du bourreau. Si l'on veut paraître plus

équitable, on se contente de le traiter de paradoxal écrivain, d'irréconciliable adversaire des idées modernes, ou de répéter un mot sonore de M. de Lamartine, en l'appelant, ce qui d'ailleurs ne signifie rien, *prophète du passé*.

Certes, qu'il y ait, dans les écrits de M. de Maistre, une forte part de paradoxe ; qu'il se soit amusé souvent, trop souvent peut-être, à surabonder dans son propre sens, à exagérer sa pensée pour provoquer ses contradicteurs ; que, sur beaucoup de points, et des plus graves, il ait cherché, suivant ses propres paroles, à redresser l'opinion en la traitant comme on traite les arbres qui se courbent et qu'on tire avec force dans le sens opposé ; je me garderai bien d'y contredire. Ce serait commettre soi-même un paradoxe fort étrange que d'affirmer que M. de Maistre n'ait jamais manqué de mesure ; et il suffit de parcourir les plus célèbres de ses livres pour reconnaître qu'il n'a que trop fréquemment observé la règle qu'il donnait, dans une de ses lettres, sous une forme vive et pittoresque dont on voudra bien, je l'espère, excuser l'excessive familiarité : « Il en faut » — disait-il de l'impertinence — « il en faut dans certains ou-
« vrages comme du poivre dans les ragoûts ».

Toutefois, ce dont il est, je crois, très permis de douter, c'est que ce soit dans cette partie paradoxale et contestable de l'œuvre de Maistre qu'il faille chercher l'expression exacte et, je dirais, le fond même de sa pensée. Il faut nous le représenter dans ce qu'il appelle sa solitude de Chambéry ou dans ses glaces de Pétersbourg, avec son tempérament ardent et ba-

tailleur, avec l'autorité que lui donnent son inépuisable mémoire et ses immenses lectures, avec cette surabondance d'idées dont il se plaint quelque part comme d'un défaut. Il s'éveille de grand matin, alerte, dispos, prêt à la lutte, *en fureur de vérité*, comme dit Sainte-Beuve. Il se met à sa table de travail. Il prend la plume. Les pensées se pressent et se précipitent. Joignez à cela son éloquence naturelle, une sorte de chaleur oratoire qui l'emporte et le fait fondre sans merci sur son adversaire. Alors jaillissent ces morceaux célèbres que tout le monde a lus et sur lesquels d'ordinaire, et bien à tort, on le juge : le terrible passage des *Soirées de Saint Pétersbourg* sur le bourreau, le fameux portrait de Voltaire, tout le livre de l'*Eglise Gallicane* où il prend à partie Pascal et Bossuet, et ce long examen de la philosophie du chancelier Bacon, du lord Verulam, dont il disait lui-même avec cette familiarité enjouée qui lui est propre : « Nous avons *boxé* comme « deux *forts* de Fleet Street ; et, s'il m'a arraché « quelques cheveux, je pense bien aussi que sa per- « ruque n'est plus à sa place ». M. de Maistre, en effet, a beaucoup *boxé* dans ses livres.

Mais, — on l'a dit déjà très souvent, et rien n'est plus vrai, — l'homme qui écrit se montre dans ses livres tel qu'il *voudrait* être ou tel qu'il *croit* être. C'est seulement dans ses lettres qu'on le voit réellement tel qu'il est. Or, il faut bien le reconnaître, les lettres de Joseph de Maistre nous donnent une impression toute différente de celle de ses ouvrages, et le Maistre de convention, le Maistre de légende que



l'on s'était forgé sur la lecture de ses écrits fait place à une physionomie mille fois plus sympathique et plus attrayante, mais mille fois aussi plus complexe et plus difficile à définir. Déjà, vers 1850, la publication des *Lettres et Opuscules*, faite par les soins de son fils, le comte Rodolphe, avait révélé un Maistre tout autre que celui que jusqu'alors on avait l'habitude de se représenter. Quelques années plus tard, celle des *Mémoires politiques* et de la *Correspondance diplomatique*, faite par M. le baron Blanc, sur les conseils de M. le comte de Cavour — je tiens à prononcer ici ce grand nom et à évoquer cette illustre mémoire qui se rattache, pour moi, à de si chers souvenirs — achevait d'étonner et de dérouter les disciples ordinaires de Joseph de Maistre en leur dévoilant un Maistre très différent, à coup sûr, de celui qu'on leur avait appris à admirer. Aujourd'hui, enfin, la publication de la correspondance, qui occupe les six derniers volumes des *Œuvres complètes*, nous permet de remettre les choses au point et de juger M. de Maistre en pleine connaissance de l'homme, et avec une parfaite équité. Or, il en faut bien revenir des jugements qu'on portait autrefois sur le *prophète du passé*. Cet auteur, qu'on nous représentait comme un esprit étroit et exclusif, écrit dans l'intimité: « Défions-nous de ces systèmes tran-
« chants qui nous font regarder comme des lépreux
« tous ceux qui ont le malheur de ne pas penser
« comme nous ». Cet esprit qu'on taxait d'absolutisme, cet apôtre fougueux du pouvoir despotique nous dit: « Personne n'aime le despotisme; celui



« qui dit le contraire ment ». Et il ajoute ailleurs :
« J'ai vu plusieurs pays, plusieurs régimes différents,
« plusieurs manières de gouverner les hommes; j'ai
« toujours vu que la plus modérée était la meilleure ». Ce partisan fanatique de l'Ancien Régime estime, je cite toujours ses propres paroles, que « le projet de
« mettre le lac de Genève en bouteilles est beaucoup
« moins fou que celui de rétablir les choses précisé-
« ment sur le même pied où elles étaient avant la Ré-
« volution ». Ce catholique intransigeant, ce panégy-
riste de l'Inquisition a les relations les plus affec-
tueuses et les plus cordiales avec les schismatiques
de Pétersbourg et les protestants de Genève; et il
écrit, à propos d'un projet de mariage entre un
prince de la Maison de France et une grande du-
chesse de Russie, ces lignes qu'on me permettra bien,
je suppose, de citer ici: « Si la religion semblait une
« difficulté, je me chargerais bien volontiers de dé-
« montrer que ces sortes de mariages sont devenus
« indispensables ». Enfin, et surtout, cet homme dans
lequel on affectait de ne voir qu'un esprit hautain,
altier, superbe, impitoyable à ses adversaires, était
en réalité le cœur le plus chaud, le plus dépourvu de
tout fiel, l'ami le plus dévoué et le plus solide, le
fils le plus affectueux, le père le plus tendre et le
plus aimant. Il n'y a pas à hésiter: le Joseph de
Maistre de la *Correspondance* et de l'intimité est
beaucoup plus aimable que celui de ses livres.

C'est donc dans l'intimité que nous irons le sur-
prendre aujourd'hui. C'est l'homme, et non pas l'au-
teur, que je voudrais étudier rapidement dans la fa-

miliarité et l'abandon de sa conversation, dans la chaleur de ses affections domestiques, ou, pour employer encore un mot de Sainte-Beuve: « dans toute « la gaieté et la cordialité de son génie ». Surtout c'est le père que je voudrais interroger sur ce grand problème de l'éducation de la femme qui s'est posé à toutes les époques, mais auquel les apôtres de ce qu'on appelle aujourd'hui le *féminisme* — un nom nouveau pour désigner une chose ancienne — viennent de donner une importance particulière. Maistre nous a laissé, dans des lettres célèbres adressées à ses deux filles, sa pensée sur le degré d'instruction qui convient à la femme. Sans doute, jusque dans ces causeries intimes, nous retrouverons la vivacité d'expression et le tour paradoxal qui lui sont habituels. Nous y retrouverons aussi, je dois le dire, quelque peu de ce *poivre de l'impertinence* dont il aimait à assaisonner ses écrits. Mais, sous la vivacité et l'éclat de la forme, je crois que la justesse et la solidité du fond se feront sentir. Je crois que la pensée de M. de Maistre nous apparaîtra avec un caractère de raison, de mesure et de bon sens dont certaines exagérations actuelles — je ne parle ici que des pays étrangers — pourraient nous faire perdre un peu l'habitude. Faisons donc d'abord rapidement connaissance avec l'homme, l'homme de famille, tel qu'il se montre à nous dans ses lettres. Plaçons-le dans le cadre de son pays natal et de son foyer domestique. Surtout laissons-lui le plus souvent la parole. La meilleure manière de faire aimer M. de Maistre, c'est, je crois, de le citer. « Rien ne me

« réjouit dans cette *vallée de larmes* » — disait-il lui-même — « comme de trouver une occasion nouvelle d'estimer la nature humaine. » L'occasion qui s'offre à nous aujourd'hui d'estimer cette pauvre nature est trop belle pour que nous la laissions échapper. Dans tous les siècles je crois, dans le nôtre surtout peut-être, un fier et noble caractère, comme celui de Joseph de Maistre, n'est pas chose à dédaigner.

*
* *

Il y a cent quarante-trois ans, naissait, au pied du mont Nivolet, à peu de distance de cette abbaye d'Hautecombe où reposent tant de glorieux morts, l'enfant qui devait illustrer le nom de sa famille, et auquel sa ville natale s'occupe aujourd'hui, un peu tardivement peut-être, d'élever un monument. Chambéry était alors ce qu'il est encore de nos jours, une petite ville de province, de mœurs tranquilles, patriarcales, où les familles nobles, d'ordinaire fort nombreuses, vivaient de peu, dans des habitudes d'économie et de simplicité, où les filles qui ne se mariaient pas entraient de bonne heure en religion, et où, suivant un mot célèbre, les fils ne voyaient devant eux que trois carrières à parcourir : *soldats, évêques ou laboureurs* (1). Joseph de Maistre plaisantait lui-même volontiers sur la petite ville où il était né et le petit pays où il avait passé ses années d'en-

(1) EMILE AUGIER : *Le Gendre de M. Poirier*, acte 1^{er}, scène 1^{re}.



fance et de jeunesse. « Quelquefois » — écrivait-il de Pétersbourg, en 1812, à M. le chevalier de Rossi — « quelquefois, dans mes rêves poétiques, j'imagine « que la nature me portait jadis, dans son tablier, de « Nice en France, qu'elle fit un faux pas sur les « Alpes (bien excusable de la part d'une femme « âgée) et que je tombai platement à Chambéry. Il « fallait pousser jusqu'à Paris, ou du moins s'arrêter « à Turin où je me serais formé; mais l'irréparable « sottise est faite depuis le 1^{er} avril 1754. »

Toutefois, il est permis de le penser, la nature — ou la providence — savait ce qu'elle faisait lorsqu'elle faisait naître Maistre à Chambéry. Tandis qu'à l'autre extrémité de la France, au milieu des landes désolées de la Bretagne, dans ce mélancolique manoir de Combourg dont il nous a laissé, au premier livre de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, une si admirable description, s'écoulait, entre un père austère et altier qui ne lui adressait pas la parole et jamais ne l'avait embrassé, une mère qui ne faisait que soupirer et que gémir, une sœur timide et malade, l'enfance rêveuse et solitaire de Chateaubriand, à Chambéry, tout au contraire, dans cette gracieuse vallée dont les riants paysages, la végétation abondante et le ciel d'azur nous annoncent déjà l'Italie, se formaient, au milieu de chaudes affections, de solides et saines amitiés, l'esprit et le cœur de Joseph de Maistre. « Une seule chose n'a « jamais varié » — écrivait-il à l'une de ses sœurs à la fin de son séjour en Russie — « c'est l'esprit « de famille et le souvenir de nos jeunes années :



« mon cœur sur ce point est d'une fraîcheur qui
« demande ton approbation. » Et à son frère, le
chevalier Nicolas de Maistre, il adressait également
de Pétersbourg ces lignes touchantes qu'on ne peut
lire sans émotion: « A six cents lieues de distance,
« les idées de famille, les souvenirs de l'enfance me
« ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se pro-
« mène, dans ma chambre, avec sa figure sainte, et
« en t'écrivant ceci je pleure comme un enfant ».

Cette mère, dont il évoquait si éloquemment le souvenir, semble avoir exercé sur Maistre une influence toute particulière. Madame de Maistre, née Christine de Motz, était une femme d'un esprit cultivé, de sentiments élevés, d'une piété douce et éclairée. En vertu de cette loi naturelle qui veut que les fils tiennent surtout de leur mère, c'est d'elle évidemment que Maistre reçut, outre son esprit de foi, cela va sans dire, car c'est là le grand don maternel, le goût des choses intellectuelles et littéraires. Il nous raconte lui-même que, lorsqu'il était enfant, sa mère venait le soir, quand il était au lit, lui réciter des vers de Racine et qu'elle l'endormait, avec sa belle voix, *au son de cette incomparable musique*. Rien n'égalait aussi l'esprit de déférence et de soumission que Joseph témoignait à madame de Maistre. Pendant tout le temps qu'il étudia le droit à Turin, c'est-à-dire pendant ces années qui sont généralement pour le jeune homme des années d'émancipation et d'indépendance, il ne lut pas un seul livre sans lui avoir écrit auparavant pour lui en demander l'autorisation. Aussi pouvait-il dire en toute sincérité ces

belles paroles que d'autres que lui d'ailleurs auraient le droit de répéter : « Ma mère était un ange à qui Dieu avait prêté un corps ; mon bonheur était de deviner ce qu'elle désirait de moi, et j'étais entre ses mains autant que la plus jeune de mes sœurs ». J'insiste ici sur ces détails parce qu'il me semble qu'ils nous font voir la source de la sensibilité chez Joseph de Maistre en même temps qu'ils nous révèlent déjà la noblesse et l'élévation de son caractère. Comme l'a très justement dit un autre illustre Savoyard ⁽¹⁾ : « la valeur morale d'un homme se mesure au respect et à l'affection qu'il a pour sa mère ».

Joseph de Maistre devait être l'aîné d'une très nombreuse famille. Il eut cinq sœurs dont quatre se marièrent en Savoie et dont l'une devint religieuse ursuline, et quatre frères dont deux suivirent la carrière des armes, dont l'un, André, mourut évêque nommé d'Aoste, et dont le cadet, Xavier, — celui qui, selon le mot que je citais tout-à-l'heure, eût dû être le laboureur de la famille, — rejoignit son frère aîné en Russie, s'y maria, et fut l'auteur de ces délicieux petits chefs-d'œuvre que tout le monde connaît : *Le Lépreux de la cité d'Aoste* ⁽²⁾ ; *Prascovie ou la jeune Sibérienne*, et le *Voyage autour de ma chambre*. L'affection la plus étroite unissait entre eux les membres de cette belle famille qui considéraient déjà Jo-

(1) Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans.

(2) Pour le dire ici en passant, la publication de cet innocent chef-d'œuvre, *Le Lépreux de la cité d'Aoste*, faillit être interdite en Russie sous le prétexte assez étrange, et qui nous donne une médiocre idée de l'intelligence des censeurs russes de cette époque, que l'on avait déjà suffisamment écrit sur cette maladie-là.

seph non seulement avec le respect que l'on professait alors pour l'aîné, mais aussi avec l'admiration que leur inspiraient ses talents, sa science et son esprit de conversation. Pour lui, ces affections de famille lui suffisaient avec ses chères études et sa carrière de magistrat. Ce ne fut qu'assez tard, lorsqu'il eut perdu ses parents, et quand il avait déjà trente-deux ans, qu'il se décida à se marier. Mademoiselle Françoise de Morand, qui devait partager les soucis et les épreuves et aussi les joies et les honneurs de son mari avec cette égalité d'humeur et cet oubli de soi-même si nécessaires à la femme d'un homme d'action, formait le plus frappant contraste avec M. de Maistre. D'une réserve un peu silencieuse, et presque taciturne, d'une amabilité un peu froide, et presque sèche, d'un esprit pratique et positif, femme d'intérieur avant tout et fort peu femme du monde, elle se consacra exclusivement, pendant sa longue séparation de son mari, à l'éducation de ses enfants. Maistre d'ailleurs, dans une lettre adressée en 1806 — après vingt ans de mariage — à l'une de ses vieilles amies protestantes de Genève, madame Huber-Alléon, a rendu un touchant hommage aux talents d'éducatrice de sa femme en même temps qu'il a marqué très plaisamment la différence de leurs caractères: « Je ne suis pas étonné » — écrit-il — « que vous n'ayez pu tirer ni pied ni aile de madame Prudence (combien j'ai ri de ce mot!) » — c'est madame de Maistre qu'il désigne — « A Turin, même à côté d'elle, il n'y a pas moyen, je ne dis pas de la faire parler sur moi, mais pas seulement de la faire convenir qu'elle a reçu une lettre

« de moi. Le contraste entre nous deux est ce qu'on
« peut imaginer de plus original. Moi, je suis, comme
« vous avez pu vous en apercevoir aisément, le sé-
« nateur *pococurante*, et, surtout, je me gêne fort peu
« pour dire ma pensée. Elle, au contraire, n'affirmera
« jamais avant midi que le soleil est levé, de peur de
« se compromettre. Elle sait ce qu'il faut faire ou ne
« pas faire le 10 octobre 1808, à dix heures du matin,
« pour éviter un inconvénient qui arriverait autre-
« ment dans la nuit du 15 au 16 mars 1810. *Mais,*
« *mon cher ami, tu ne fais attention à rien, tu crois*
« *que personne ne pense à mal. Moi je sais, on m'a*
« *dit, j'ai deviné, je prévois, je t'avertis, etc. — Mais,*
« *ma chère enfant, laisse-moi donc tranquille. Tu*
« *perds ta peine. Je prévois que je ne prévoirai jamais;*
« *c'est ton affaire.* Elle est mon supplément, et il ar-
« rive de là que lorsque je suis garçon, comme à pré-
« sent » — c'est de Pétersbourg que Maistre écrit
— « je souffre ridiculement de me voir obligé de
« penser à mes affaires; j'aimerais mieux couper du
« bois.

« Au surplus, madame, j'entends avec un extrême
« plaisir les louanges qu'on lui donne, et qui me sont
« revenues de plusieurs côtés, sur la manière dont
« elle s'acquitte des devoirs de la maternité. Mes
« enfants doivent baiser ses pas; car, pour moi, je
« n'ai point le talent de l'éducation. Elle en a un que
« je regarde comme le huitième don du Saint-Esprit:
« c'est celui d'une certaine persécution amoureuse
« au moyen de laquelle *il lui est donné* de tour-
« menter ses enfants du matin au soir, pour *faire,*

« *s'abstenir, apprendre*, sans cesser d'en être tendrement aimée. Comment fait elle? Je l'ai toujours vu sans le comprendre; pour moi, je n'y entends rien. »

Maistre se calomniait, cela va sans dire, lorsqu'il affirmait à Madame Huber qu'il n'entendait rien à l'éducation. Ses lettres à ses filles vont nous fournir de nombreuses preuves du contraire. Peu de pères ont été plus tendres et plus fermes à la fois que lui, plus fiers et plus heureux des bonnes qualités de leurs enfants en même temps que moins aveugles sur leurs travers et leurs défauts. Dans les premières années de son mariage, avant qu'il eût quitté la Savoie, ses lettres sont pleines de détails sur sa petite famille, car, suivant son aimable parole, « quand un père a commencé à parler de ses enfants, c'est une boule sur un plan incliné ». Trois enfants étaient nés de son mariage: Adèle, qui épousa fort tard un Français, M. Ferray, mourut à Rome en 1862, et dont les cendres reposent à deux pas de la salle où nous sommes, dans l'église du Gesù; Rodolphe, qui rejoignit son père à Pétersbourg, en 1805, fut admis, à dix-huit ans, dans le corps des chevaliers-gardes du czar Alexandre I, se battit vaillamment dans les campagnes de Friedland et d'Eylau, fut plus tard gouverneur de Nice sous le roi Charles-Albert, et devint à son tour le chef d'une très nombreuse famille dont plusieurs membres vivent encore aujourd'hui; et enfin Constance dont la naissance eut lieu dans des circonstances dramatiques que je dois rappeler ici, parce qu'elles marquent, pour Joseph

de Maistre, la fin de cette bonne vie patriarcale qu'il aimait si fort et le commencement de son existence errante.

La Révolution, qui, depuis plusieurs années déjà, agitait la France, venait de pénétrer dans la tranquille Savoie. Les troupes françaises, sous la direction du général de Montesquiou, l'avaient envahie le 22 septembre 1792. Dès que l'annexion fut prononcée, Maistre, dont les frères avaient déjà passé en Piémont pour y rejoindre leurs drapeaux, n'hésita pas un instant entre les intérêts gravement compromis de sa fortune et son dévouement à son Roi. Ce fut une heure douloureuse et solennelle que celle où il quitta, avec sa femme et ses deux enfants, le sol de Savoie pour se rendre dans la cité d'Aoste, au plus fort du rigoureux hiver de 1792 à 1793. « Lorsque « les Français entrèrent en Savoie, » — écrivait-il quinze ans plus tard au comte Diodati, à Genève, — « et que je passai les Alpes pour suivre la fortune « du Roi, je dis à la compagne fidèle de toutes mes « vicissitudes, bonnes ou mauvaises, à côté d'un ro- « cher que je vois encore d'ici: *Ma chère amie, le « pas que nous faisons aujourd'hui est irrévocable; « il décide de notre sort pour la vie* ». A peine cependant étaient-ils arrivés à Aoste que le gouvernement révolutionnaire, établi à Chambéry, faisait paraître la loi dite *des Allobroges* qui enjoignait à tous les émigrés de rentrer avant le 25 janvier, sans distinction d'âge ni de sexe, sous la peine ordinaire de la confiscation des biens. Madame de Maistre, dont la troisième grossesse était alors fort avancée,

n'écoula que son dévouement aux intérêts de son mari. Profitant d'un séjour de peu de durée qu'il avait été obligé de faire à Turin, elle part, elle traverse le Grand Saint-Bernard à dos de mulet, au milieu de neiges épaisses, — on était au commencement de janvier, — accompagnée de Rodolphe et d'Adèle qu'on avait enveloppés dans des couvertures. Maistre, de retour à Aoste, s'élança sur ses traces. Il ne la rejoint qu'à Chambéry, refuse de prêter serment à la municipalité, et, comme on l'enjoignait de payer la contribution qu'on exigeait des Savoyards pour soutenir la guerre que les armées révolutionnaires avaient déclarée au Piémont, il fait cette belle et simple réponse: « *Je ne donne point d'argent pour faire tuer mes frères qui servent le Roi de Sardaigne* ». Aussitôt Maistre est dénoncé; une visite domiciliaire a lieu dans sa maison; des soldats arrivent; ils remplissent l'appartement du bruit de leurs jurons et des coups de crosse de leurs fusils. Sur ces entrefaites, madame de Maistre accourt; elle s'effraie; elle se sent prise des premières douleurs de l'enfantement; et quelques heures plus tard elle mettait au monde une seconde fille. Cette enfant chérie, que Maistre allait rester près de vingt ans sans revoir, cette petite Constance, qu'il appelle énergiquement, dans ses lettres, *la fille orpheline d'un père vivant*, est morte, il y a quinze ans à peine, duchesse de Laval-Montmorency (1).

(1) Tout ce récit est emprunté à la notice biographique que le comte Rodolphe de Maistre a écrite de son père et qu'il a publiée dans le premier volume des *Lettres et Opuscules*.

Constance venait de naître lorsque Maistre dut quitter de nouveau Chambéry pour se réfugier d'abord à Genève, puis à Lausanne, où madame de Maistre vint le rejoindre un peu plus tard, avec ses deux enfants aînés, après avoir traversé à pied, déguisée en paysanne, au milieu de mille dangers, les montagnes de la Chautagne. Chargé d'une mission du gouvernement sarde, Maistre resta près de quatre ans sur les rives du lac Léman, suivant de là la marche des événements qui s'accomplissaient en Europe, et écrivant son premier ouvrage, ces *Considérations sur la France* qui attirèrent sur lui l'attention de Bonaparte. Il retrouva à Lausanne, parmi les nombreux réfugiés qui, de Savoie comme de France, avaient fui devant le torrent révolutionnaire, la famille de son plus intime ami de Chambéry, de ce marquis Henry Costa de Beauregard, *l'homme d'autrefois*, dont l'arrière-petit-fils, membre aujourd'hui de l'Académie française, nous a raconté la très belle vie dans un fort bon livre. De Lausanne également Maistre se rendait fréquemment à Coppet, où l'astre de madame de Staël brillait alors de tout son éclat.

Tout, idées, convictions, éducation, le séparait d'ailleurs de cette femme célèbre, *la science en jupons*, comme il l'appellait un peu irrévérencieusement dans ses lettres, et avec laquelle il n'avait en commun peut-être que l'esprit de répartie et l'amour de la discussion. Mais, si différents ou si divergents soient-ils, les hauts génies savent se comprendre et s'apprécier. « N'ayant étudié ensemble ni en théologie, « ni en politique » — disait Maistre plus tard de son

illustre interlocutrice et de lui-même — « nous avons
« donné en Suisse des scènes à mourir de rire, ce-
« pendant sans nous brouiller jamais. Son père, qui
« vivait alors, » — M. Necker — « était parent ou
« ami de gens que j'aimais de tout mon cœur, et que,
« pour tout au monde, je n'aurais pas voulu chagri-
« ner. Je laissai donc crier les émigrés qui nous en-
« touraient, sans vouloir jamais tirer l'épée. On me
« sut gré de cette modération, de manière qu'entre
« cette famille et moi il y a toujours eu *paix* et *amitié*,
« malgré la différence des bannières. » Joseph de
Maistre, on le voit, n'était pas un foudre d'intolé-
rance.

Sa mission terminée à Lausanne, Maistre se rendit avec sa famille à Turin, d'où il fallut de nouveau se retirer devant l'invasion française. Il dut, avec d'autres émigrés, descendre le Pô sur une mauvaise barque de commerce, et « ce fut avec des difficultés in-
« finies, par un froid horrible, et sous la menace des
« coups de fusil des sentinelles françaises et autri-
« chiennes postées sur les deux rives, qu'on arriva
« enfin à Venise » (1).

A Venise, la misère, la noire misère, attendait les réfugiés. Maistre dut se contenter, pour lui-même et pour sa famille, d'une modeste chambre au rez-de-chaussée, qui servait non seulement de dortoir, mais aussi de cuisine, de salle à manger et de salon. Chacun, dans ce pauvre intérieur, s'attribua les plus

(1) J'emprunte ce récit à l'ouvrage si remarquable de M. Amédée de Margerie sur Joseph de Maistre.

humbles fonctions. « Ma mère » — a raconté la duchesse de Laval dans une des dernières lettres qu'elle ait écrites — « ma mère faisait la cuisine, ma sœur « balayait, mon frère portait un petit panier de char- « bon pour le pot-au-feu journalier; toute cette stricte « économie afin de ne pas faire d'emprunt. Ma mère « en était à son dernier louis quand mon père fut « appelé en Sardaigne. » Maistre, en effet, recevait bientôt l'ordre de se rendre en Sardaigne pour y remplir la charge de régent de la grande chancellerie du royaume. Il débarquait à Cagliari dans les premiers jours de ce siècle. Deux ans plus tard, la confiance de son souverain, le roi Victor-Emmanuel I^{er}, le chargeait d'une mission plus difficile qui devait l'éloigner pendant près de quinze ans de son pays et de sa famille; il était nommé ministre plénipotentiaire à Pétersbourg. Ce fut alors qu'en se rendant de Sardaigne en Russie il vint à Rome. Ce fut la seule fois qu'il visita la Ville Éternelle, la seule fois aussi qu'il vit le Pape. Comme tout le monde, il fut frappé de l'étrange contraste qui existait entre l'éminente dignité spirituelle dont était revêtu Pie VII et la parfaite simplicité de manières qu'avait conservée l'humble religieux bénédictin qui s'appela Gregorio Chiamonti. « Avant-hier » — écrit-il à sa fille Adèle — « j'ai vu le Pape, dont la bonté et la simplicité m'ont « fort étonné. Il est venu à ma rencontre, m'a laissé « à peine plier un genou, et m'a fait asseoir à côté « de lui. Nous avons bien jasé une demi-heure : après « quoi il nous a accompagnés (j'étais avec le ministre « du Roi), et il a porté la main sur le bouton de la

« serrure pour ouvrir la porte. Je t'avoue que je suis
« resté de stuc à ces manières si peu souveraines;
« j'ai cru voir saint Pierre au lieu de son successeur. »

Et, si nous voulons avoir ici une première idée et, je dirais, un avant-goût de ses tendresses paternelles, il nous faut citer la fin charmante de cette lettre :

« Ma très chère Adèle, j'espère que tu continueras
« à me contenter comme tu le fais. Toutes les fois
« que tu penseras à moi, il sera bien difficile que nos
« deux pensées ne se rencontrent pas à moitié che-
« min. Réfléchis, travaille et caresse. Tu es bonne;
« deviens excellente. Adieu, ma chère Adèle, je t'em-
« porte dans mon cœur, afin que tu m'échauffes sous
« le soixante et unième degré de latitude. »

*
* *

C'est, en effet, du soixante et unième degré de latitude que Maistre va suivre maintenant l'éducation de ses filles ; et nous devons rendre grâce à cette séparation qui nous permet de retrouver aujourd'hui, dans ses lettres, l'accent, vibrant encore, de ses affectueuses sollicitudes. D'abord, ce sont de simples effusions de tendresse, d'amicales et vives caresses, et comme de paternels baisers que, de loin, il leur envoie. C'est Constance dont il cherche à se représenter le visage, ce petit visage qu'il a à peine eu le temps d'entrevoir. « Pour moi » — lui écrit-il — « je pense continuellement à toi ; et, pour y penser
« avec plus de plaisir, je me suis fabriqué dans ma
« tête une petite figure espiègle qui me semble être

« ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines
« fantaisies ; mais tout cela n'est rien, je sais qu'elles
« ne durent pas. » C'est Adèle qui se plaint de la
règle de son couvent et de la sévérité de sa tante
Eulalie, la religieuse ursuline, à qui sa mère l'a confiée.
« Se vaincre, se plier aux circonstances » —
lui dit-il — « est un devoir pour tout le monde, mais
« surtout pour les femmes. . . . Tu sais fort bien les
« béatitudes de l'Évangile, mais il n'est pas défendu
« d'en savoir d'autres, comme par exemple : *Heu-*
« *reuses les femmes douces, parce qu'elles possède-*
« *ront les cœurs.* Voilà un sujet de méditation que
« je t'envoie, quoique tu sois dans un couvent. Quand
« tu sentiras que ton petit nerf impertinent se met
« en train, applique tout de suite ma lettre, comme
« on met de la mauve sur une inflammation » (1). Et
il termine par ces gracieuses paroles : « Tu sais com-
« bien je te suis attaché ; je m'occupe continuellement
« de toi ; enfin je suis tout à fait digne de tes bontés.
« Embrasse ta bonne et excellente tante Eulalie. . . .
« Mes honneurs aux deux autres dames. Regarde
« tout, ne blâme rien, aime les aimables, fais bonne
« mine aux autres, et Dieu te bénisse ! Adieu,
« Adèle ! »

(1) Dans cette même lettre, Maistre proteste, non sans raison, à notre avis, contre l'usage, en vigueur dans certaines maisons religieuses d'éducation, d'ouvrir les lettres adressées aux enfants par leurs parents. * Si * l'on ne t'avait pas sagement exceptée de la loi des décachètements „ — dit-il à Adèle — * je me serais servi de voies détournées pour t'écrire ; je * ne veux point que des profanes viennent mettre le nez dans nos petits * secrets. „

Bientôt le ton de la correspondance s'élève. Adèle et Constance grandissent. D'enfants, elles deviennent jeunes filles. Elles commencent leurs études littéraires. Leur père les dirige de loin dans ces études. Il leur indique de fortes et solides lectures. Il recommande à Adèle de lire, à cause de leur célébrité, l'Iliade et l'Odyssée, ces *sublimes balivernes*, comme il les appelle, la Jérusalem délivrée, et surtout, surtout « notre amie commune » — lui dit-il — madame de Sévigné. « Je te déclare d'avance très so-
« lennellement » — ajoute-t-il — « qu'il me suffit
« que tu écrives comme elle; je ne suis pas comme
« ces gens qui ne sont jamais contents » (1).

Adèle ne montre bientôt que trop d'ardeur pour ces études. Son père s'applique à modérer son zèle. Il la prêche doucement d'abord, lui recommande affectueusement de ménager ses forces et sa santé, de se jeter, chaque jour, « dans le fauteuil douillet de
« l'ignorance », de faire tous ses efforts pour « deve-
« nir sotte jusqu'à un certain point » (2). Lorsqu'il s'aperçoit que ses exhortations sont inutiles, qu'Adèle se jette à corps perdu dans la littérature, qu'elle abandonne, pour ses livres, les travaux à l'aiguille

(1) Il peut être intéressant de remarquer ici que Joseph de Maistre, tout en admirant plus que personne l'incomparable talent d'écrire de l'aimable marquise, n'hésitait pas à lui préférer et de beaucoup, pour la solidité du caractère, sa fille, madame de Grignan. *Si j'avais eu à choisir entre la mère et la fille*, disait-il spirituellement, *j'aurais épousé la fille, et puis je serais parti bien vite pour recevoir les lettres de la mère.*

(2) Il lui demande aussi de se souvenir de l'adage de madame de Sévigné: *Bolla cosa far niente.* * Autrement, — dit-il — * tu l'effileras, et tu * ne seras plus qu'un petit bâton raisonnable, raisonnant ou raisonneur, * ce qui me fâcherait beaucoup. *

et les occupations féminines, il aiguise plus finement que jamais sa plume, et il adresse à la petite savante une lettre célèbre, connue sous le nom de *lettre de la quenouille*, et que je ne puis faire autrement que de citer ici presque en entier :

« Voici, je crois, ma chère enfant, le premier ser-
« mon que je t'aurai adressé de ma vie ; et encore il
« te fait honneur, puisqu'il ne roulera guère que sur
« l'excès du bien. Je suis enchanté de ton goût pour
« la lecture, et jusqu'à présent je n'avais pas fait
« grande attention au dégoût qui en résulte pour les
« ouvrages de ton sexe ; mais comme tu as déjà bâti
« sur d'assez bons fondements, et que je crains que
« tu ne sois entraînée trop loin, je veux te dire ma
« pensée sur ce point important. . . .

« Tu as probablement lu dans la *Bible*, ma chère
« Adèle : « *La femme forte entreprend les ouvrages*
« *les plus pénibles et ses doigts ont pris le fuseau* ».
« Mais que diras-tu de Fénelon, qui décide avec toute
« sa douceur : « *La femme forte file, se cache, obéit*
« *et se tait* ». Voici une autorité qui ressemble fort
« peu aux précédentes, mais qui a bien son prix ce-
« pendant : c'est celle de Molière qui a fait une co-
« médie intitulée *les Femmes savantes*. Crois-tu que
« ce grand comique, ce juge infailible des ridicules,
« eût traité ce sujet s'il n'avait pas reconnu que le
« titre de femme savante est en effet un ridicule ? Le
« plus grand défaut pour une femme, ma chère en-
« fant, *c'est d'être homme*. Pour écarter jusqu'à l'idée
« de cette prévention défavorable, il faut absolument
« obéir à Salomon, à Fénelon et à Molière ; ce trio

« est infaillible. Garde-toi bien d'envisager les ou-
« vrages de ton sexe du côté de l'utilité matérielle,
« qui n'est rien; ils servent à prouver que tu es femme
« et que tu te tiens pour telle, et c'est beaucoup. Il
« y a d'ailleurs dans ce genre d'occupation une co-
« quetterie très fine et très innocente. En te voyant
« coudre avec ferveur, on dira: « Croiriez-vous que
« cette jeune demoiselle lit Klopstock et le Tasse? »
« Et lorsqu'on te verra lire Klopstock et le Tasse,
« on dira: « Croiriez-vous que cette demoiselle coud
« à merveille? » Partant, ma fille, prie ta mère, qui
« est si généreuse, de t'acheter une jolie quenouille,
« un joli fuseau; mouille délicatement le bout de ton
« doigt, et puis vrrrr! et tu me diras *comment les*
« *choses tournent.* »

Et, avec ce profond bon sens et cet esprit de mo-
dération que je signalais en commençant, Maistre
ajoute :

« Tu penses bien, ma chère Adèle, que je ne suis
« pas ami de l'ignorance; mais, dans toutes les cho-
« ses, il y a un milieu qu'il faut savoir saisir; le goût
« et l'instruction, voilà le domaine des femmes. Elles
« ne doivent point chercher à s'élever jusqu'à la
« science, et à l'égard même de l'instruction
« qui leur appartient, il y a beaucoup de mesure à
« garder: une dame, et plus encore une demoiselle,
« peuvent bien la laisser apercevoir, mais jamais la
« montrer. »

Et cette lettre, si spirituelle et si fine, se termine
par des lignes d'une mâle énergie qui nous font voir
que Maistre savait donner d'autres leçons encore à

ses filles, et les rappeler, s'il le fallait, à de plus hauts devoirs. Turin, où habitaient madame de Maistre et ses enfants, était alors chef-lieu de département français, et le palais royal était devenu un hôtel de préfecture. On y donnait des fêtes. Quelques membres de la noblesse turinaise oubliaient assez les convenances pour y assister. « A propos » — écrit Maistre à Adèle — « j'espère que ta mère « t'a fait ma commission au sujet des bals. Je sais « ce qu'on doit aux circonstances ; mais jamais tu ne « dois danser dans le palais du Roi ; je te le défends « expressément, et il en faut dire la raison tout haut : « *Je ne danserai pas dans le palais du Roi à qui « mon père doit tout.* Puisque je te l'écris en toutes « lettres, je n'ai pas peur qu'on le lise à la poste. La « délicatesse, la fidélité, l'honneur sont respectés par- « tout. D'ailleurs, si l'on vous chasse, vous savez le « chemin de Venise. »

Venise, on se le rappelle, c'était la pauvreté, le dénuement et la misère. On voit que Maistre ne transigeait pas quand sa conscience, son patriotisme, son dévouement à son souverain étaient en jeu : *Je ne donne pas d'argent pour faire tuer mes frères qui servent le Roi de Sardaigne*, disait-il aux troupes révolutionnaires, en exposant ainsi sa vie. *Tu ne danseras pas dans le palais du Roi à qui ton père doit tout*, écrivait-il à sa fille, en exposant ce qu'il avait de plus cher que la vie aux tristesses et aux privations de l'exil. Maistre était de la race de ceux qui n'ont pas deux paroles ; il pouvait porter fièrement la noble devise qu'il avait reçue de ses ancêtres

et qu'on lit aujourd'hui à Turin, sur le marbre blanc de sa tombe: *Fors l'honneur, nul soucy.*

*
* *

Mais la discussion engagée avec Adèle recommence bientôt et continue plus vive et plus piquante avec Constance. Constance sera plus difficile à persuader. Elle aura plus de peine à prendre en main la quenouille et le fuseau. A dire le vrai, je crois bien qu'elle ne les a jamais pris. D'une intelligence supérieure à celle d'Adèle, avec plus de goût encore pour les études littéraires, Constance avait plus de prétention aussi, une sorte d'exaltation de sentiments qui inquiétait à juste titre son père, et un certain penchant au bel-esprit. J'ai, d'ailleurs, quelque lieu de croire, d'après ce que m'ont raconté les personnes qui ont eu l'honneur de connaître madame la duchesse de Laval, qu'elle ne se corrigea jamais complètement de ces légers défauts, et que Constance eût pu profiter, mieux peut-être qu'elle ne le fit, des leçons de modération et de mesure que lui donnait si spirituellement son illustre père.

Le duel s'engage d'abord entre eux sur la question du latin que Constance voudrait apprendre, ce dont Maistre, sans l'en blâmer d'ailleurs, s'efforce au fond de la dissuader.

« J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand ; » — lui écrit-il, — « mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge je savais Virgile et compagnie par cœur, et il y avait alors environ

« cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer
« des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illu-
« sions. » — Et voici qui est bien profondément
vrai : — « Il n'y a point de méthodes faciles pour ap-
« prendre les choses difficiles. L'unique méthode est
« de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas,
« et de travailler..... Voltaire a dit, à ce que tu me
« dis (car pour moi je n'en sais rien : jamais je ne
« l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu
« une ligne), que *les femmes sont capables de faire*
« *tout ce que font les hommes*, etc.; c'est un compli-
« ment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une
« des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa
« vie. La vérité est précisément le contraire. *Les*
« *femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun*
« *genre*. Elles n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Énéide, ni la
« Jérusalem délivrée, ni Phèdre, ni Athalie, ni Rodo-
« gune, ni le Misanthrope, ni le Tartufe, ni le Joueur,
« ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la
« Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le
« Persée, ni le Livre des Principes, ni le Discours
« sur l'Histoire universelle, ni Télémaque. Elles n'ont
« inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes
« achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à
« bas, etc.; mais elles font quelque chose de plus
« grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se
« forme ce qu'il y a de plus excellent dans ce monde :
« *un honnête homme, et une honnête femme*. Si une
« demoiselle s'est laissée bien élever, si elle est docile,
« modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui
« ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du

« monde Quant à la science, » — voilà Maistre qui s'en prend encore à la science, — « c'est une chose
« très dangereuse pour les femmes. On ne connaît
« presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou
« malheureuses ou ridicules par la science. Elle les
« expose habituellement au *petit danger* de déplaire
« aux hommes et aux femmes (pas davantage !): aux
« hommes, qui ne veulent pas être égalés par les
« femmes, et aux femmes qui ne veulent pas être sur-
« passées..... Tu ne saurais croire combien je me suis
« fait d'ennemis, jadis, pour avoir voulu en savoir
« plus que mes bons Allobroges..... Juge ce qu'il en
« est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter
« sur le trépied pour rendre des oracles ! Une co-
« quette est plus aisée à marier qu'une savante ; car,
« pour épouser une savante, il faut être sans orgueil,
« ce qui est très rare ; au lieu que, pour épouser la
« coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très
« commun. Le meilleur remède contre les inconvé-
« nients de la science chez les femmes, c'est préci-
« sément le *taconage* » — ou *ravaudage*, — Maistre
en revient aux travaux à l'aiguille — « dont tu ris. Il
« faut même y mettre de l'affectation avec toutes les
« commères possibles. Le fameux Haller était un
« jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable
« dame de Berne, très bien apparentée, au demeurant
« *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba
« sur les gâteaux, article principal de la constitution
« de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire
« quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda
« le détail et l'explication. Il écouta patiemment,

« jusqu'au bout, sans la moindre distraction, et sans
« le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice*
« fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de
« Haller, qu'à la première élection elle mit en train
« tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence,
« et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu
« sans le beurre et les œufs, et le sucre, et la pâte
« d'amande, etc. Or donc, ma très chère enfant,
« puisque Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne par-
« lerais-tu pas de bas et de chaussons? Pourquoi
« même n'en ferais-tu pas pour avoir part à quelque
« élection? Car les *taconeuses* influent beaucoup sur
« les élections. »

Et, selon son habitude, après avoir laissé libre cours à sa fantaisie, Maistre termine par une expression plus sérieuse et plus exacte de sa pensée :

« Au reste » — dit-il — « j'avoue que si vous
« êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier,
« comme il paraît que la Providence l'a décidé,
« l'*instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous
« être plus utile qu'à d'autres; mais il faut prendre
« toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous
« nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais
« citer, jusqu'à ce que vous soyiez *duègnes*. »

Constance proteste; elle accuse son père de condamner la femme à la médiocrité; et, dans sa riposte, elle va jusqu'à traiter de haut les devoirs de la maternité. Cette fois, Maistre s'échauffe, et il adresse à la petite pédante une des plus vertes semonces qui se soient échappées de sa plume :

« Tu me demandes donc, ma chère enfant, après

« avoir lu mon sermon sur la science des femmes,
« *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité?* Tu me demandes en cela la raison d'une
« chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite.
« Les femmes ne sont nullement condamnées à la
« médiocrité ; elles peuvent même prétendre au su-
« blime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit
« se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres per-
« fections que celles qui lui appartiennent. Je possède
« ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie ; si la
« fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour
« me porter à la campagne, je serais aussi peu con-
« tent de lui que je le serais du cheval anglais de ton
« frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou
« de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines
« femmes est d'imaginer que, pour être distinguées,
« elles doivent l'être à la manière des hommes. Il
« n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval.
« Permis aux poètes de dire :

* *Le donne son renute in eccellenza*

* *Di ciascun'arte ove hanno posto cura.*

« Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle
« dame m'avait demandé, il y a vingt ans : Ne
« croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait
« être un grand général comme un homme ? je
« n'aurais pas manqué de lui répondre : Sans doute,
« madame ; si vous commandiez une armée, l'en-
« nemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis
« moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous en-
« treriez dans la capitale ennemie au son des vio-

« lons et des tambourins. Si elle m'avait dit: Qui
« m'empêche d'en savoir en astronomie autant que
« Newton? je lui aurais répondu tout aussi sincè-
« rement: Rien du tout, ma divine beauté. Prenez
« le télescope: les astres tiendront à grand hon-
« neur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils
« s'empresseront de vous dire tous leurs secrets.
« — Voilà comment on parle aux femmes, en vers
« et même en prose; mais celle qui prend cela pour
« argent comptant est bien sotte. Comme tu te
« trompes, mon cher enfant, en me parlant du *mé-*
« *rite un peu vulgaire d'avoir des enfants!* (1)
« Avoir des enfants, ce n'est que de la peine; mais
« le grand honneur est d'en faire des hommes, et
« c'est ce que les femmes font mieux que nous.
« Crois-tu que j'aurais beaucoup d'obligations à ta
« mère, si elle avait composé un roman au lieu de
« me donner ton frère? Mais *me donner ton frère*
« ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans
« son berceau; c'est en faire un brave jeune homme
« qui croit en Dieu et qui n'a pas peur du canon. »

Retenons ces paroles; *croire en Dieu et n'avoir pas peur du canon*, ne voilà-t-il pas, en deux mots, tracé de main de maître, tout le programme d'une éducation religieuse et virile?

Et Maistre, en pleine verve, continue: « Le mé-
« rite de la femme est de régler sa maison, de

(1) Je modifie ici, par respect pour mes aimables auditrices, quelques expressions un peu trop crues, que Maistre pouvait employer dans l'intimité de la correspondance, mais dont il ne se fût certainement pas servi s'il eût parlé en public.

« rendre son mari heureux, de le consoler, de l'en-
« courager, et d'élever ses enfants, c'est-à-dire *de*
« *faire des hommes*: voilà le grand accouchement,
« qui n'a pas été maudit comme l'autre. Au reste,
« ma chère enfant, » — ajoute-t-il en terminant, —
« il ne faut rien exagérer: je crois que les femmes,
« en général, ne doivent point se livrer à des con-
« naissances qui contrarient leurs devoirs; mais je
« suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être
« parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles
« croient que Pékin est en France, ni qu'Alexan-
« dre le Grand demanda en mariage une fille de
« Louis XIV. » — Voilà M. de Maistre qui fait
des concessions à la science! — « La belle littéra-
« ture, les moralistes, les grands orateurs suffisent
« pour donner aux femmes toute la culture dont
« elles ont besoin. . . . En un mot, la femme ne
« peut être supérieure que comme femme; mais, dès
« qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.
« Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que
« *Biribi*, qui a cependant une réputation immense
« à Saint-Pétersbourg. »

Constance regimbe sous la vive admonestation paternelle, et l'épithète de *singe* lui paraît quelque peu dure à accepter. Le bon père revient à la charge, et, toujours sur le ton de la plaisanterie, il adoucit la discussion, tout en renforçant encore sa pensée.

« J'ai vu par ta dernière lettre, ma chère en-
« fant, que tu es toujours un peu en colère contre
« mon impertinente diatribe sur les femmes savan-

« tes; il faudra bien cependant que nous fassions
« la paix, au moins avant Pâques; et la chose me
« paraît d'autant plus aisée qu'il me paraît certain
« que tu ne m'as pas bien compris. Je n'ai jamais
« dit que les femmes soient des singes. Je te jure,
« sur ce qu'il y a de plus sacré, que je les ai tou-
« jours trouvées incomparablement plus belles, plus
« aimables et plus utiles que les singes. J'ai dit
« seulement, et je ne m'en dédis pas, que les fem-
« mes qui veulent faire les hommes ne sont que
« des singes: or, c'est vouloir faire l'homme que de
« vouloir être savante. N'as-tu jamais entendu
« réciter l'épithaphe de la fameuse marquise du Châ-
« telet, par Voltaire? En tout cas, la voici:

- * L'univers a perdu la sublime Émilie;
- * Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
- * Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
- * Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

« Or, cette femme incomparable, à qui *les dieux*,
« (puisque les dieux il y a,) avaient *tout* donné
« excepté l'immortalité, avait traduit Newton: c'est-
« à-dire que le chef-d'œuvre des femmes, dans les
« sciences, est de comprendre ce que font les hom-
« mes. Si j'étais femme, je me dépiterais de cet
« éloge. Au reste, ma chère Constance, l'Italie
« pourrait fort bien ne pas se contenter de cet
« éloge, et dire à la France: *Bon pour vous*; car
« mademoiselle Agnesi s'est élevée fort au-dessus
« de madame du Châtelet, et, je crois même, de tout
« ce que nous connaissons de femmes savantes. . .
« Mais sais-tu ce que fit cette mademoiselle Agnesi

« de docte mémoire, à la fleur de son âge, avec
« de la beauté et une réputation immense? Elle jeta
« un beau matin plume et papier; elle renonça à
« l'algèbre et à *ses pompes*; et elle se précipita
« dans un couvent, où elle n'a plus dit que l'office
« jusqu'à sa mort. Si jamais tu es comme elle pro-
« fesseur public de mathématiques sublimes dans
« quelque université d'Italie, je te prie en grâce,
« ma chère Constance, de ne pas me faire cette
« équipée avant que je t'aie bien vue et embrassée. »

*
* *

Telles sont ces lettres fameuses qu'on me reprochera peut-être d'avoir trop abondamment citées; mais il faut dire de celui qui cite M. de Maistre ce qu'il disait de lui-même tout-à-l'heure quand il parlait de ses enfants : *C'est une boule sur un plan incliné*. Il est très difficile de s'arrêter, et plus difficile encore de choisir; il en est un peu du recueil de ces lettres comme du panier de cerises dont parlait madame de Sévigné à propos des fables de La Fontaine : *on le vide en mangeant les plus belles*.

Ces lettres, d'ailleurs, nous montrent M. de Maistre tel qu'il était, tel qu'en commençant cette étude j'ai cherché à le définir. Elles nous le montrent avec ce qu'il appelait lui-même sa *gaieté native*, cette belle humeur souriante, cette bonne santé morale qu'aucune traverse, aucune épreuve ne parvenait à ébranler. Elles nous le montrent avec son esprit naturel, son amour de la discussion, avec ces joyeuses saillies qui

jaillissaient de sa plume comme elles s'échappaient de ses lèvres, avec cette vivacité, cette ardeur, cette flamme de jeunesse et de vie — de la vraie jeunesse, celle du cœur — qu'il conserva jusque sous l'épaisse couronne de ses cheveux blancs, ce qui faisait dire à un gentilhomme sicilien qui le voyait à Turin, dans la dernière année de sa vie : *Le comte de Maistre ressemble à notre Etna; il a la neige sur la tête et le feu dans la bouche.* Elles nous le montrent enfin avec cette puissance d'aimer, ce trésor inépuisable de tendresses paternelles qu'on ne se serait guère attendu, il y a quelque cinquante ans, à rencontrer chez le *panégyriste de la guerre et du bourreau*, avec ce don de parler à des enfants, de les suivre de loin dans leurs divertissements et dans leurs études, de les rappeler toujours, sous une forme douce et plaisante, au sérieux de la vie et à leurs devoirs.

Mais ces lettres nous font voir aussi, chez Joseph de Maistre, cette disposition à s'échauffer que je signalais dès le début, à s'exciter, à renchérir sur ses propres idées, ce penchant à l'exagération, ces *outrances de pensée* dont parle Sainte-Beuve. Nous y retrouvons ces façons un peu dédaigneuses de grand seigneur qu'on lui a si souvent et si amèrement reprochées; et il nous semble que décidément M. de Maistre abuse du *poivre de l'impertinence* lorsqu'il va jusqu'à traiter de *brillante guenille* les *Considérations sur la Révolution française* qui sont le chef-d'œuvre de madame de Staël, ou, lorsque, dans une de ses lettres à Adèle, il lui parle de ce qu'il appelle *l'indispensable nécessité de vivre bien avec tous les*

hommes et même — je demande pardon, mais ce n'est pas moi, c'est M. de Maistre qui parle — *et même avec toutes les femmes, ce qui est bien plus difficile.*

Il est évident, en effet, que Maistre exagère, et que par conséquent il se trompe, lorsqu'il parle de la science et des inconvénients que la culture scientifique peut avoir chez la femme. Sa grande erreur — et c'a été l'erreur de tout le dix-huitième siècle, car Maistre, qui a combattu ce siècle avec tant de vigueur, en tenait au fond par plus d'un côté — sa grande erreur est de croire qu'une femme ne peut s'occuper de science sans devenir immédiatement une femme savante, de ne voir dans la femme savante que ce que Molière nous a montré, de ne se la représenter que comme les portraits de l'époque nous représentent madame du Châtelet, par exemple: une belle dame en grande toilette, très décolletée, très poudrée et très fardée, assise à une table de travail sur laquelle on voit des mappemondes, des cornues, des clepsydres, des compas et des sextants. Si Maistre a été si sévère pour la science en *jupons*, c'est qu'au fond il n'a guère connu que la science en *falbalas* et en *paniers*.

Mais si Maistre, au lieu de ne voir dans la culture scientifique des femmes que ce qu'on y voyait au siècle dernier: une curiosité de l'esprit, un divertissement élégant pour des oisifs et des raffinés, une mode de bon ton et de bel air, ou, pour employer ici un mot étranger qui a reçu tout récemment ses lettres de naturalisation à l'Académie française (1),

(1) Par la bouche de M. Jules Lemaitre.

une façon de *snobisme* intellectuel ; si Maistre y avait vu ce que nous y voyons tous, ce qu'il est impossible de ne pas y voir aujourd'hui : une conséquence naturelle des conditions nouvelles de notre société, un moyen pour beaucoup de femmes de tenir dignement leur place dans ce monde, de subvenir aux nécessités de l'existence, de remplir certains devoirs de famille, d'élever intelligemment leurs enfants ou les enfants des autres ; je ne doute pas un instant que son jugement ne se fût entièrement modifié. Il est manifeste, en effet, que certaines professions nouvelles, nées des progrès de la science moderne, et que dans quelques pays, en Suisse et aux États-Unis, pour ne citer que ces deux-là, on réserve habituellement aux femmes, exigent des connaissances scientifiques, qu'une télégraphiste, par exemple, et une téléphoniste feront bien d'avoir étudié les lois de l'électricité et celles de l'acoustique. Il est manifeste aussi que, sans faire de la science sa vocation spéciale, sans même avoir nul besoin pour cela de fréquenter les universités, une femme, une mère de famille surtout, ne perd rien, bien au contraire, à posséder certaines notions chirurgicales et médicales, que, si elle devient veuve, quelques principes de jurisprudence, quelque connaissance de la comptabilité et des affaires ne lui seront pas inutiles, et que, si elle a des fils, et que ces fils fassent auprès d'elle leurs études, il est juste et salutaire — *æquum et salutare* — qu'elle puisse s'intéresser, s'associer, pour ainsi dire, à ces études.

Certes, le vent de l'opinion souffle aujourd'hui dans ce sens, et il me semble que les femmes ont

perdu le droit de se plaindre que tout leur soit fermé. Plusieurs professions libérales viennent, au contraire, de leur être ouvertes. En Angleterre, aux Etats-Unis, en France, en Allemagne, chose singulière, avec plus de difficulté (1), en Italie, si je ne me trompe, en Autriche, depuis peu de jours, l'accès aux grades académiques leur est permis. Les hommes de ma génération ont vu, pour ainsi dire, l'avènement de la *femme-médecin*. Ceux de la génération suivante verront très probablement celui de la *femme-notaire* et de la *femme-avocat*. J'avoue franchement que, pour ma part, je ne regretterai pas beaucoup de ne plus être dans ce monde pour y assister.

C'est qu'au fond dans ce progrès, ou cette réaction, il se cache un réel danger. Et c'est ce danger que Joseph de Maistre, après Molière, a très bien vu et qu'il nous a si spirituellement signalé. Au fond, ce qu'il combat chez la femme ce n'est pas la science, c'est l'abus de la science, la fausse science, ou, pour parler plus exactement, c'est l'orgueil de l'esprit qui en résulte. Ce n'est pas à la femme *instruite* qu'il en veut, c'est à la femme *savante*, c'est-à-dire, pour lui, à la pédante ou au bas-bleu. Quand Maistre dit: « Le goût
« et l'instruction, voilà le domaine des femmes », et qu'il ajoute immédiatement: « Et quant à l'instruction
« il y a beaucoup de mesure à garder; une dame et
« plus encore une demoiselle peuvent bien la laisser

(1) Voir l'intéressant article de G. VALBERT dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril: *Ce que pensent les professeurs allemands de l'admission des femmes dans les universités*.

« apercevoir, *mais jamais la montrer* » ; quand il écrit à Constance : « Il faut surtout vous taire et ne « jamais citer jusqu'à ce que vous soyiez duègnes », il parle exactement comme le Clitandre de Molière :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait.
De son étude enfin je veux qu'elle se cache
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos ⁽¹⁾.

En d'autres termes, pour Joseph de Maistre, comme pour Molière, la femme qui sait, la femme instruite, ne doit pas avoir honte, sans doute, de son instruction ; mais elle doit avoir *la pudeur de sa science*. Il me semble que c'est là le langage du bon goût et du bon sens.

De même aussi, lorsque Maistre défend à la femme d'*émuler* l'homme et qu'il va jusqu'à prononcer le gros mot de *singe*, fait-il autre chose, en définitive, que de lui interdire certaines ambitions, ou certaines professions, auxquelles tout le monde, je crois, est d'accord pour reconnaître qu'elle ferait mieux de ne jamais songer ? La femme-médecin a sa raison d'être, pour des motifs que chacun comprend et sur lesquels il est inutile d'insister. Il n'en est pas de même, nous venons de le voir, de la femme-avocat et de la femme-

(1) *Les Femmes savantes*. Acte I^{er}, scène II^e.

notaire. Il en serait bien moins encore de même, je pense, de la *femme-électeur* et de la *femme-député*. « Appeler les femmes concurremment avec les hommes dans les fonctions viriles, » — a dit l'ingénieux auteur de l'*Histoire morale des femmes*, M. Ernest Legouvé, — « ce serait anéantir d'une autre façon le génie féminin; ce serait ramener les femmes à l'assujettissement en les condamnant à l'infériorité. Il faut que les femmes fassent ce que les hommes ne font pas où ce qu'ils font mal. » Et l'aimable moraliste ajoute avec autant de bon sens que d'esprit: « *Les fonctions de ce genre ne manquent pas* ». Et Joseph de Maistre lui-même exprimait, comme toujours, sous une forme plaisante, cette différence du génie des sexes, lorsqu'il écrivait à une dame de ses amies: « La nature se serait contredite si les qualités qu'elle a données à un sexe pouvaient choquer celles dont elle a gratifié l'autre. La bonne maman a trop d'esprit pour faire de ces bévues; elle nous a donné la force, et à vous la grâce: voilà pourquoi nous sommes toujours si bien ensemble ».

La *grâce* et la *force*. Ce sont bien là, en effet, les qualités distinctives, la ligne de démarcation que, dans le domaine de l'instruction comme dans tous les autres, qu'il s'agisse de science, de littérature ou d'art, il faut savoir observer et respecter. Les femmes ne font aucun chef-d'œuvre dans aucun genre, nous dit un peu brusquement M. de Maistre. Je le veux bien. Elles se contentent de les inspirer, ce qui est bien aussi quelque chose. Elles n'ont pas de Dante, ni de Michel-Ange. Il est vrai. Mais elles ont Béatrice Por-

tinari et Victoria Colonna, sans lesquelles nous n'aurions peut-être ni la *Divine Comédie*, ni le *Jugement dernier*. D'un sexe à l'autre, ne l'oublions pas, la manière de comprendre, d'étudier et de savoir n'est pas la même. Où l'homme *apprend*, la femme le plus souvent *devine*. Chez elle, l'intelligence ne vient pas seulement de la tête; elle vient aussi, elle vient surtout peut-être du cœur. S'il n'y avait dans cet auditoire que des hommes, il m'en coûterait moins, je l'avoue, de reconnaître que c'est précisément pour cela que l'intelligence féminine est si supérieure à la nôtre. Dans son dernier article de la *Revue des Deux Mondes*, où il traite de l'admission des femmes dans les universités allemandes, G. Valbert nous en donne un frappant exemple: « Je peux citer une femme » — dit-il — « qui était née vers la fin du siècle « dernier. Elle savait la botanique sans jamais avoir « eu de professeurs. Elle connaissait toutes les plan- « tes de son pays, leurs familles, leur nom français « et leur nom latin, les endroits où elles viennent, « leurs habitudes, leurs mœurs. Elle voulut avoir un « herbier peint, et, pour le peindre, elle se perfec- « tionna dans l'aquarelle. Après de longs tâtonne- « ments, elle se fit ses procédés, sa méthode. Son « herbier est une merveille de sincérité; racines, « tiges, feuilles et fleurs, tout y est vrai et tout est « vivant. Je lui demandai un jour comment elle s'y « était prise pour savoir si bien la botanique. Elle me « répondit: Mon fils, je l'ai toujours passionnément « aimée.

« Je crois que ma mère avait raison, » — ajoute

Valbert, — « que c'est par l'amour qu'il faut com-
« mencer et que l'amour fait des miracles. La femme
« qui sait aimer, la vraie femme, a le privilège de
« savoir une foule de choses sans les avoir jamais
« apprises, et d'en apprendre beaucoup d'autres sans
« savoir comment. »

On ne peut pas mieux dire; et je sais gré, pour ma part, à mon spirituel compatriote, d'avoir évoqué, avec tant de charme, ce qui, en définitive, pour chacun de nous, est le meilleur argument qu'il puisse produire dans la discussion qui nous occupe, parce que, pour chacun de nous aussi, c'est ou la plus douce des réalités, ou le plus cher des souvenirs: l'exemple bienfaisant de *cet ange à qui Dieu a prêté un corps*, et qui s'appelle notre mère.

Soyons sans inquiétude, du reste. Les inconvénients ou les dangers que nous a signalés M. de Maistre, Dieu merci, chez nous n'existent guère. Que, dans certaines contrées étrangères, dans le pays d'*outré-mer*, comme dit Bourget, ou, sans aller si loin, dans le pays d'*outré-Manche*, des exagérations fâcheuses puissent se produire; que les femmes y aient le tort, parfois, de paraître oublier que, comme dit Maistre, *le plus grand défaut pour une femme c'est d'être homme*; qu'au lieu de se contenter d'avoir une éducation *virile*, ce qui est excellent, elles veuillent avoir une éducation *masculine*, ce qui est détestable; et qu'enfin le féminisme à outrance, qui sévit aujourd'hui sur terre saxonne, risque de nous donner ce qu'un journal parisien appelait récemment des *défémnisées*; nous savons que de tels excès nous pré-

serve le bon sens latin. Nous connaissons assez nos mères, nos sœurs et nos filles pour être sûrs qu'elles sauront toujours être instruites sans être savantes, *sans citer les auteurs*, sans rien perdre de cette chose mystérieuse, si délicate et si subtile qu'en la définissant on la déflore, et qui restera, chez nous, l'éternel et exclusif privilège de la femme : le charme.

D'ailleurs, que la culture intellectuelle la plus vaste, que l'instruction la plus solide et la plus variée, que le don de tout savoir, de tout deviner et de tout comprendre, puissent se concilier, chez la femme, avec ces qualités exquises et rares qui lui sont propres; qu'ils donnent à celle qui les possède d'être toujours égale à ses destinées ou à ses devoirs, d'occuper, — avec quelle autorité forte et douce nous le savons assez, — le rang le plus élevé qui soit dans ce monde, comme ils lui ont donné de remplir, — avec quelles sollicitudes prévoyantes, avec quelles intelligentes tendresses et avec quels heureux résultats nous l'avons su également, — ce que Maistre appelle *le grand emploi de mère*, l'exemple nous en vient ici de trop haut, et il jette dans ce beau pays d'Italie un trop radieux éclat pour qu'aucun de ceux qui ont le bonheur d'y vivre aie le droit de l'ignorer.

*
* *

Il me reste à m'excuser, en terminant, de m'être laissé entraîner un peu trop au delà peut-être des limites assignées à la durée d'une conférence et de m'être abandonné, dans cette salle, à un genre de

conversation simple et familière, bien inférieur à coup sûr aux éloquentes et savantes dissertations qu'on a coutume d'y entendre. Je m'excuse aussi de m'être permis de rappeler des règles de bon sens, de modération et de mesure, ici, sur ce vieux sol romain, cette terre classique de la mesure, de la modération et du bon sens. Je m'excuse enfin, je m'excuse surtout d'avoir osé parler d'éducation, dans cette Société des conférences de la *Palombelle* que daigne honorer de sa bienveillance l'Auguste Descendante de tant de nobles femmes qui, depuis des siècles déjà, ont connu et mis en pratique la sublime maxime du comte de Maistre, en faisant de chacun de leurs fils un prince *qui croit en Dieu et qui n'a pas peur du canon!*

